

CARLOS SALEM

ALLER SIMPLE

roman traduit de l'espagnol
par Danielle Schramm

BABEL NOIR

*A Nahuel et à Africa,
même s'ils ne le sauront jamais.
A Cristina Macía, ma marraine-sorcière
et meilleure lectrice.
A Osvaldo Soriano, in memoriam.*

PREMIÈRE PARTIE

*Yo sé que ahora vendrán caras extrañas,
con su limosna de alivio a mi tormento.
Todo es mentira,
mentira este lamento,
hoy está solo mi corazón.*

CARLOS GARDEL/ALFREDO LEPERA
Sus ojos se cerraron

(Buenos Aires, 1911)

Il se sent mal, le pauvre. Il aimerait porter un costume de meilleure qualité que celui-ci, unique et usé. "Mais propre, ça oui." Il connaît les rues qu'il parcourt parce que ce sont celles qui l'ont vu grandir, autour du Mercado de Abasto. Mais c'était d'autres temps, ceux d'hier, quand tout n'était qu'un jeu, comme chanter dans la gargote des Traverso en échange d'un café et de quelques verres. Maintenant, c'est différent, et il le sait.

Il arrive rue Guardia Vieja et, encore une fois, il doute. Avant de frapper à la porte du pianiste Gigena, il se dit que c'est un piège, une blague cruelle pour se divertir à ses dépens. Mais il frappe.

En entrant, il récupère un peu de son aplomb, parce que dans les yeux de ceux qu'il connaît, plus vieux que lui, il détecte une lueur d'admiration qui le déconcerte. Il se regarde rapidement dans le miroir qui lui renvoie l'image d'un visage jeune aux cheveux noirs tendus par la gomina et à l'expression grave de celui qui sait qu'il va perdre. Il cherche

un bouclier, quelque chose qui le délivre de sa peur, et c'est un sourire qui surgit. Il le laisse, posé sur ses lèvres, et s'approche du groupe.

Il devine la tension amicale qui règne dans l'atmosphère et ses hôtes l'entourent nerveusement. On dirait les soigneurs d'un mauvais boxeur qui le prépareraient à recevoir la raclée de sa vie à Luna Park. Il renforce son sourire pour que personne ne voie qu'il est terrifié. Il passe sa main sur le pli de son pantalon et cela le rassure, parce qu'il est impeccable. Ce n'est pas pour rien que sa mère a la réputation d'être la meilleure repasseuse de Buenos Aires, "mais je vous promets quand même de vous acheter un jour un château dont vous serez la reine, mère", lui dit-il souvent sans y croire vraiment.

A l'autre extrémité de la salle, un groupe comme le sien, mais plus confiant, entoure un jeune homme qui lui semble plus âgé que lui, ne serait-ce que par l'aplomb avec lequel il se laisse adorer. Et il se sent peu de chose du haut de ses vingt et un ans effrayés. L'Uruguayen a une tête puissante et le regard tranquille de celui qui connaît son destin. On les présente et la façon même de le faire indique que l'homme est plus important que lui.

— Monsieur Razzano, dit Pellicer, c'est le garçon dont je vous ai parlé, celui dont tout le monde parle à l'Abasto. Comment t'appelles-tu, petit ?

— Carlos Gardel, répond-il avec difficulté, car il ne veut pas se défaire de son sourire.

José Razzano, El Oriental, le jauge du regard et sourit.

— Alors, tu es le fameux Morocho...

Il le laisse souffrir quelques instants, puis lui tend la main. Carlitos prie pour que la sueur de la sienne ne le trahisse pas. La réputation de José Razzano s'étend dans tout Buenos Aires, depuis le centre de son fief, au café El Pelado, et il est l'idole de Balvanera Sur. Bien sûr ses amis assurent qu'il n'est pas moins bien et que la ville parle déjà du petit Français qui chante dans le café des Traverso, du Morocho del Abasto et même du Zorzal'' comme le surnomme pour rire le payador** Betinoti, ami de la tertulia*** du café Los Angelitos.*

Mais il a toujours pensé que ces compliments faisaient partie d'une comédie montée pour se payer sa tête ou lui extorquer des cigarettes, un verre de vin, ou une sérénade gratuite pour une jeune fille romantique. La ville ne peut pas parler de Carlos Gardel, parce que Gardel n'est rien. Buenos Aires est un énorme tas de pierres et les pierres ne parlent pas.

Quelqu'un offre une tournée et il boit son verre d'une traite. Maintenant, il sait qu'il ne craint pas le ridicule, il craint seulement de découvrir que son rêve n'est qu'une illusion. Mais ce rêve semble si réel dans les arrière-scènes des théâtres où l'on peut gagner quelques pesos, ou dans la fascination qu'il perçoit quand il chante dans les bastringues. Il se sent observé, on le teste.

* Le *zorzal* est une sorte de grive. Mais dans le cas du surnom de Gardel, on traduirait plutôt par rossignol.

** Chanteur ambulant typique de la région de la Plata.

*** Réunion dans les cafés, pour bavarder.

Razzano dit quelque chose et le silence se fait. Il sait que ces mots s'adressent à lui, parce que les autres le regardent. Une guitare apparaît et l'Uruguayen la réchauffe. Il en caresse les courbes et chante une milonga avec beaucoup de savoir-faire. Sa voix est nasillarde mais il sait s'en servir, et Gardel comprend qu'il est devant un artiste et qu'il va perdre ce duel qu'il n'a pas cherché et qu'il n'a pas pu éviter. Il plaque un sourire sur son visage pour ne pas crier et il applaudit quand Razzano termine d'un rasgueado* final. Il lui tend la guitare et Carlitos vacille sur ses jambes tremblantes. Il gratte les cordes et il sait qu'elles sonnent mal, qu'il n'arrivera jamais à dominer vraiment cet instrument aux formes de femme. Il se trompe d'un ton.

“Je veux mourir”, pense-t-il.

Il s'éclaircit la voix et se sent à nouveau comme un enfant, quand il était chez les Salésiens et que les curés lui apprenaient à chanter pour s'attirer les bonnes grâces de Dieu et se faire pardonner le péché d'être né enfant naturel. Il se souvient du petit Indien muet, Ceferino Namuncurá, compagnon de tristesse ; tous les deux mélancoliques : le fils du cacique guerrier qui ne retournerait jamais à la pampa, le fils de rien qui n'avait nulle part où revenir.

Il ouvre la bouche et il chante, et sa voix est le pouvoir d'un autre, le don d'un prince, un luxe qui n'a nul besoin d'être nommé.

* Arpège.

Il le sait à travers l'expression des spectateurs, à travers la grimace distraite de Razzano et parce que le miroir, en face de lui, lui renvoie malicieusement le reflet d'un sourire qui jamais plus ne s'effacera malgré la souffrance.

Ils applaudissent à tout rompre et réclament une autre chanson. L'Uruguayen est sous le charme et ne s'offense même pas de ne plus monopoliser l'attention. Carlitos oublie toute pudeur et laisse aller sa voix, qui est le vent, qui est la pluie. On lui offre un verre et il le refuse. La nuit sera longue, se dit-il, et il lui faut ménager sa gorge car quelque chose est sur le point d'arriver.

Razzano propose une rencontre sur son territoire du café El Pelado, mais son ton est maintenant humble et il ne cache pas une proposition en herbe. Il parle d'une tournée à l'intérieur du pays et dit que ce serait bien, un duo Gardel-Razzano, maintenant que le tango commence à devenir quelque chose de sérieux.

Carlitos répond que oui, qu'il faut en parler, mais déjà on le réclame pour une autre chanson et il ose un tango. Il déverse dans son interprétation l'euphorie du triomphe et lorsqu'il termine, il sait qu'il les a tous éblouis. Un de ceux qui entouraient Razzano lui met la main sur l'épaule et dit :

— Petit, ne meurs jamais.